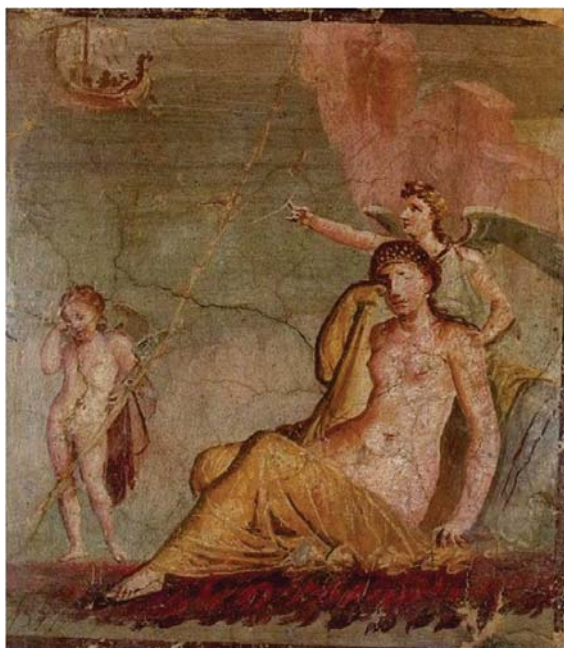


9. A demain, le réveil

L'instant du réveil relève d'un retour périodique (en somme, la palingénésie des stoïciens) : c'est celui, par la vertu de certains gènes qu'on connaît encore mal, de la ré-émergence au souci de soi et du monde. Un retour à cet état de conscience est marqué par une fresque de la Maison de Méléagre, à Pompéï (fig. 154) : où l'on voit Ariane, au moment où elle se réveille après son abandon par Thésée (le mythe Ariane - Thésée - Bacchus a été déjà abordé dans le chapitre 4, figures 64-67).



Le peintre anonyme (I^{er} siècle avant notre ère) montre la plantureuse jeune femme assise, appuyée sur un bâton, tandis qu'un être bienveillant indique du doigt le navire du héros qui s'éloigne sur la mer et qu'un autre, debout un peu plus loin, exprime du chagrin. Ce thème est récurrent. On le retrouve dans les décors de plusieurs maisons de patriciens de la ville recouverte en l'an 79 par les cendres du Vésuve.

*Figure 154.-Anonyme
(Pompéï, 1er siècle avant notre ère
ou avant).*

*Le réveil d'Ariane.
Peinture murale, IVe style, (Maison
de Méléagre), 76 x 70 cm.
Museo Archeologico Nazionale,
Naples – Italie*

A la Renaissance, un atelier de sculpture proche de l'esprit du Primatice s'annexera ce même sujet en livrant un relief de marbre où Ariane est voulue au milieu de nymphes en groupe (fig. 155).

*Figure 155.-Anonyme
(Île-de-France, milieu du XVIe siècle,
proche de Primatice).*

*Le Réveil d'Ariane ou Le Réveil des
nymphes.*

*Marbre, 60 x 49 x 9 cm.
Le Louvre, Paris - France*



Autre transposition dans le Réveil de Titania, de J-H. Füssli, tableau qui évoque l'héroïne du Songe d'une nuit d'été, de W. Shakespeare, au moment où, réveillée au milieu des bois, Titania se blottit, lascive et tous sens enflammés, contre un Bottom assis, serrant ses jambes avec ses bras (fig. 156). Bottom est affublé d'une tête d'âne, ses épaules carrées sont d'un athlète, dont la chair ne frissonne pas, tandis que les fées, vêtues à la mode de l'époque, font office de dames d'honneur. L'une, accorte, sourit ; l'autre baisse les yeux.



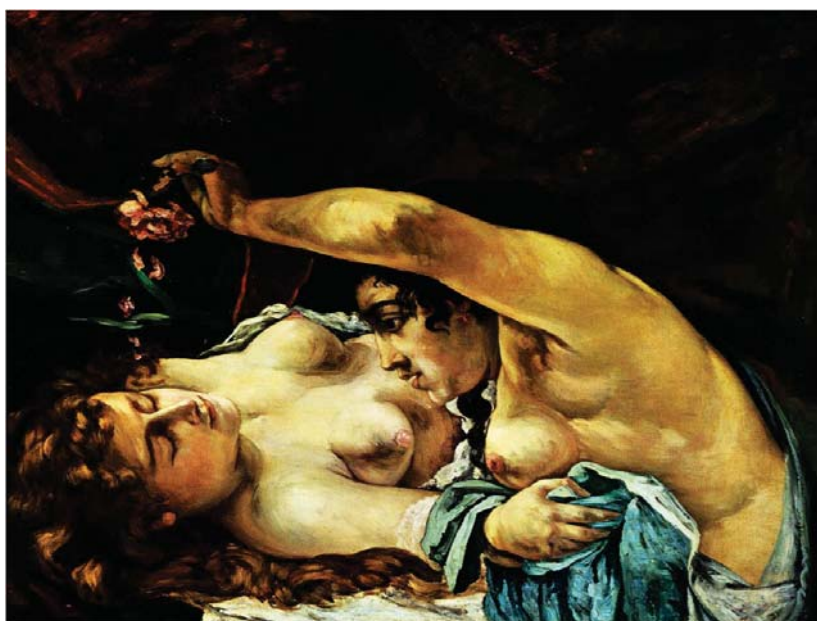
Elles font relief devant une trouée de lumière. Tout autour volent et dansent des elfes. Ici, délaissant le cauchemar dont il s'est fait une spécialité, Füssli compose une scène aussi légère, qu'ironique et grotesque. Perrault, Grimm et Offenbach pourraient être reliés à cette branche, qui mêlent l'ordinaire au fantastique, le rire à la grimace, le double sens au parler cru ou raffiné.

Figure 156.

*Johann Heinrich Füssli
(Suisse, 1741- Grande Bretagne, 1825)
Le réveil de Titania, 1793 - 94.
Titania Awakes, Surrounded by
Attendant Fairies
Huile sur toile, 169 x 135.
Kunsthau, Zurich - Suisse*

Lorsque Courbet se pique d'évoquer Le réveil - Vénus et Psyché, une des déesses aux solides attaches se penche sur l'autre, bras levé en arceau au-dessus de la dormeuse, qu'une pluie odoriférante de pétales de rose accueille à son réveil (fig. 157).

*Figure 157.
Gustave Courbet
(France, 1819-1877).
Le réveil (Vénus et
Psyché), 1866.
Huile sur toile,
77 x 100 cm.
Kunstmuseum,
Berne – Suisse*



Or, si l'on ne sait l'endroit – une obscure tanière parcourue de lueurs rougeâtres - où se déroule ce tête-à-tête, on devine sans mal qu'il s'agit d'un devis amoureux. Psyché, l'immortelle, vit dans les félicités de l'amour, ce qui autorise Courbet à l'incarner dans une force naturelle au téton aussi dru que ceux de sa comparse. Dans cet épisode d'amour féminin, la Vénus des romains remplaça, douée des mêmes attributs, l'Aphrodite grecque qui présidait à la végétation et aux jardins. Or, Vénus - Aphrodite, encensée par tous les grands peintres et sculpteurs, depuis l'antiquité, a représenté le parangon de la beauté. Avec Courbet, ceux-ci sont d'une vérité affranchie des pruderies du temps. Une sorte de stupeur animale ressort de cette saturnale. Le réalisme est de compulsion. Il ne permet aucune reculade. La sensualité inhibée des déesses se métamorphose en convoitise humaine. Ces femmes sont, comme il se doit, bien appareillées. Un genre de grasse beauté qui avait cours, encore, au temps de la marine hauturière, dont le déclin coïncidera avec les nus apoplectiques d'un Renoir à son crépuscule.



Figure 158.
Eugène Robert
 (France, 1831 - 1912).
Le réveil de l'abandonné, 1894.
 Marbre, 50 x 130 x 85cm.
 Musée de l'Assistance Publique,
 Paris - France

Mais les réveils sont loin de tous ouvrir à la réjouissance. Le statuaire Eugène Robert (1831-1912) en administre l'exemple, un marbre avec *Le réveil de l'abandonné*. Un bambin, que n'accueillera aucun sourire de mère au sortir du sommeil, se débat dans ses langes (fig. 158). En habile tailleur de pierre, le sculpteur traduit toute une agitation, en plis, cassures et froissures de linges, accablés de détails descriptifs. Il veut faire comme si la vie passait par le jeu des volumes, ombres des creux et saillies de la lumière.

Figure 159.
Gaetano Previati
 (Italie, 1852 - 1920).
Le jour éveille la nuit, vers 1905.
 Huile sur toile, 180 x 210 cm.
 Museo Revoltella,
 Trieste - Italie



L'ouvrage est autre, avec Gaetano Previati (1852-1920) chez qui *Le jour éveille la nuit* par le truchement peint d'une nymphe, qui étire des bras prolongés par des ailes, tandis que

dans un tourbillon se déroule, en s'élevant, le nocturne (fig. 159). Ainsi, le haut est toute clarté et fusion, qu'absorbe le bas monde de la confusion.

On se souvient de l'Odyssée de Homère, lorsque Ulysse narre, au chant IX, devant le roi Alkinoos, l'épisode du réveil du Cyclope, « notre monstre humain », dans l'Ile Petite, au pays des Yeux Ronds. Dans la caverne du géant borgne Polyphème, au milieu de ses douze compagnons d'élite, et d'infortune, le héros achéen a échafaudé un stratagème pour échapper à la voracité anthropophage de leur geôlier. Il ruse le monstre qui, tombé en sommeil d'ivrogne, subit la torture de son œil unique, crevé à l'aide d'un pieu brûlant. Le sommeil aura été donc fatal à Polyphème, trompé, ce qui facilitera la fuite rocambolesque des guerriers jusqu'à leur croiseur au mouillage, puis vers Eolie.

Depuis lors, tous les géants ne se sont pas dissous dans l'espace-temps. Joan Miro (1893-1983), qui avait su garder une réjouissante âme d'enfant, en exprime bien davantage que ses commensaux. Dans *Le Réveil du Géant*, il restitue par le cuivre, le profil clownesque d'une sorte de « marsupilani » à cornes, qu'on dirait encore noir de peur : en coins, étoiles et vanité, signes de l'au-delà (fig. 160). L'artiste, qui a gravé sa plaque à la pointe sèche, y est allé d'un tour de poignet, comme sans lever l'outil. « L'écriture » graphique est graffiti. Le laconisme d'un trait, tout spontané, est fort d'une féconde constance.

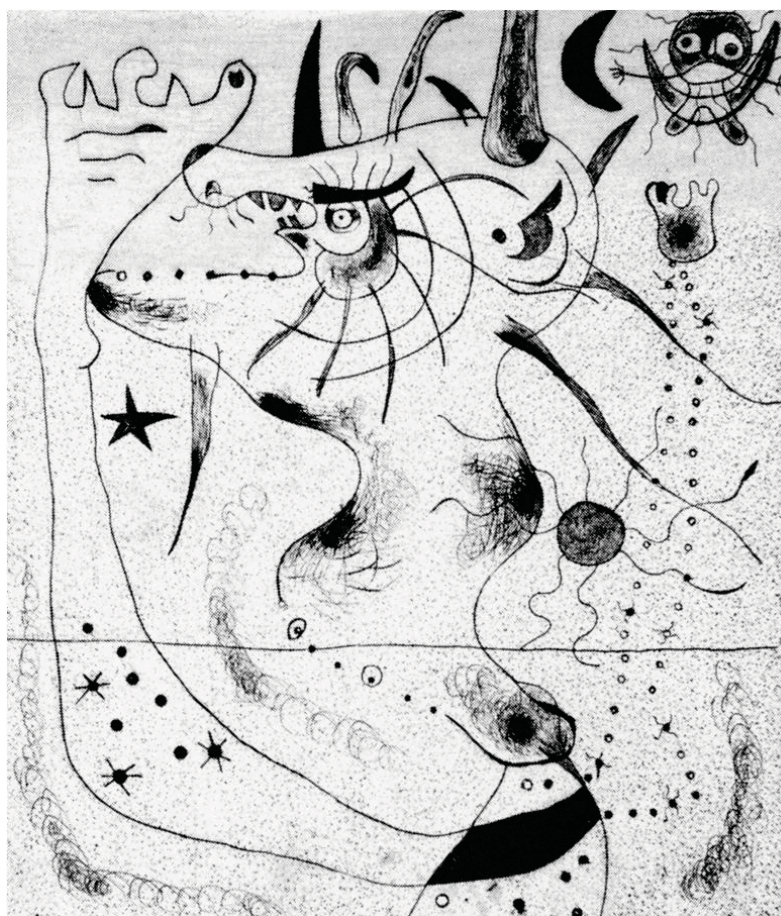


Figure 160. - Joan Miro (Espagne, 1893-1983). Le Réveil du Géant, 1938. Pointe sèche. The Museum of Modern Art, New York - Etats-Unis. ©Successio Miro/ADAGP. Paris. 2012

Ainsi *Le réveil au petit jour*, gouache de la série des *Constellations*, est une composition onirique redevable à un imaginaire suractivé (fig. 161).



Figure 161.
Joan Miro
(Espagne, 1893-1983).
Le réveil au petit jour, 1941
(de la série Constellations).
Gouache et peinture à l'essence
sur papier, 46 x 38 cm.
Collection
Mr and Mrs Ralph F. Colin,
New York - États-Unis
 ©Successio Miro/ADAGP, Paris, 2012

Que voit, dans son cosmos, ce magicien des hautes sphères ? des personnages, symboles de la terre, qui volent au milieu d'étoiles, oiseaux, carrés, triangles, cerfs-volants, spirales, lunes. Une cosmogonie personnelle, dont les figures appartiennent à une géométrie timbrée de couleurs éclatantes. Des vert, bleu, rouge, jaune, brun-noir et blanc, coexistent. Elles se déplacent selon les rythmes d'une horlogerie spatiale. C'est aussi léger que vigoureux, aussi ténu qu'animé d'un souffle céleste, qui doit moins à une expérience personnelle qu'à l'humeur d'un peintre à l'esprit vif-argent. Aux marches de la seconde guerre mondiale, Joan Miro dévoile une ambition poétique. Elle invite à une brièveté formelle, néanmoins perdurable. Il est possible que Miro ait pu faire sienne la formule du poète jésuite aragonais Baltasar Gracian (Y Morales – 1601-1658): « Lo bueno / Si breve / Dos veces bueno » (S'il est bref, le bon est deux fois bon). En trois coups de pinceau limpide, Miro réjouit l'esprit et, sans tapage, réconcilie les humains avec la terre et le ciel, peut-être avec eux-mêmes.